

Michel Houellebecq

« L'ÉGLISE CATHOLIQUE S'EST ENGAGÉE DANS UN LONG PROCESSUS DE SUICIDE »

› dialogue avec **Geoffroy Lejeune**

Comment l'Église pourrait-elle inverser le cours de l'histoire, reconquérir les cœurs et les esprits pour surplomber, si ce n'est dominer à nouveau, la société ? Autour de cette question, Michel Houellebecq et Geoffroy Lejeune, directeur de la rédaction de *Valeurs actuelles*, débattent de la place de la liturgie, du rôle de l'enfer dans les esprits, de grandes options doctrinales, de la sexualité dans les enseignements de l'Église, du rôle social de celle-ci... À rebours du discours catholique dominant, défensif et ayant intériorisé sa marginalité future, ils brosent les contours d'une contre-offensive.

La liturgie

Michel Houellebecq Il existe en France, beaucoup d'Américains l'ignorent sans doute, un mouvement pentecôtiste ; j'en ai pris conscience alors que j'habitais, à Paris, près de la porte de Montreuil – un quartier alors pauvre, avec beaucoup d'immigrés récents. Attiré par des affiches, je me suis rendu à plusieurs célébrations – parfois animées par un télévangéliste américain en tournée. L'assistance était,

à 90 % au moins, noire. J'en garde un souvenir étrange, je pourrais presque douter d'avoir vécu ces moments. Les gens dansaient, chantaient à tue-tête, « parlaient en langues » quelquefois mais pas trop, je n'ai jamais eu la sensation d'assister à un délire collectif, ni de me retrouver dans une secte. Le « signe de paix », réduit dans les messes catholiques à une poignée de main brève, gênée et glaciale, donnait lieu ici à d'interminables et chaleureuses embrassades. Et l'on partageait, à l'issue de la célébration, de copieuses victuailles.

« Si ces gens sont sauvés », disait à peu près (avec cruauté, mais justice) Nietzsche, « il faudrait qu'ils en aient davantage l'air ». J'ai compris dès ce moment que l'Église catholique avait beaucoup à gagner à se rapprocher de l'ambiance des célébrations pentecôtistes.

D'autant que cela n'a rien d'impossible. Cela a même été tenté, avec succès, par les communautés affiliées au « renouveau charismatique ». J'ai passé une semaine au sein de l'une d'entre elles, qui s'appelait à l'époque la communauté du Lion de Juda et de l'Agneau immolé, et j'y ai retrouvé exactement la même effusion, la même chaleur. Il n'y avait, du reste, à peu près que des Blancs – je dis ça pour établir, s'il en était besoin, que dès qu'il est question d'« affaires de cœur » (et la religion en est une, et même au plus haut degré), la race n'est pas un paramètre pertinent.

Une scène du même ordre peut se trouver dans les magnifiques dernières pages du livre d'Emmanuel Carrère, *Le Royaume* (1), situées cette fois dans la communauté de l'Arche, de Jean Vanier : je veux parler de ce moment où, dansant avec les autres et faisant face à Élodie, la jeune fille trisomique, il entrevoit le Royaume.

Bien que j'aie énormément aimé ces célébrations charismatiques, il demeurait cependant en moi un malaise, que je n'ai pleinement compris que grâce au très bon livre de Douglas Kennedy, *In God's Country* (2), où il relate son enquête sur le renouveau du christianisme évangélique dans les États de la Bible Belt. On a parfois l'impression, en le lisant, que ce renouveau ne peut concerner que des gens ayant un passé d'alcoolique, de drogué, de prostitué ou de sans-domicile fixe – qu'il ne s'adresse en aucun cas aux gens normalement intégrés dans la société, ayant passé

Michel Houellebecq est écrivain.
Dernier ouvrage publié : *Sérotonine*
(Flammarion, 2019).

Geoffroy Lejeune est journaliste,
directeur de la rédaction de *Valeurs
actuelles*.

leur enfance dans une famille raisonnablement aimante. De fait, la communauté de l'Arche a pour vocation essentielle la prise en charge des handicapés mentaux ; et je n'aurais probablement pas séjourné dans la communauté du Lion de Juda si je n'avais pas été, à l'époque, victime d'une dépression sévère, en partie liée au chômage.

En somme, il semble que si les pentecôtistes peuvent récupérer des êtres au bord de l'abîme, ou même parfois un peu plus loin (ce qui est déjà un bien considérable, et il n'y a guère que les Témoins de Jéhovah, à cet égard, qui puissent leur être comparés), ils ne peuvent en aucun cas faire ce que l'Église catholique a si parfaitement réussi, durant de nombreux siècles : organiser le fonctionnement de la société dans son ensemble.

Geoffroy Lejeune Chaque dimanche depuis trente ans, j'ai connu à peu près tous les styles liturgiques. J'ai fréquenté des « charismatiques », notamment au sein de la Communauté de l'Emmanuel, et j'ai vu des gens danser, chanter, parler « en langues », bref s'adonner à toutes les effusions qu'on croyait réservées aux Américains. Je dois reconnaître qu'il règne dans ces assemblées une forme de joie, un peu inquiétante parfois parce que certains des membres semblent possédés (leur comportement lors de soirées dites de « guérison » laisse croire qu'en effet, on ne peut goûter à ce mystère que quand on est dans un sale état). Mais je ne me suis jamais senti aussi loin de Dieu qu'en ces occasions : n'étant ni malade ni dépressif, j'ai fini par croire que, n'arrivant ni à pleurer à chaudes larmes ni à m'épancher au micro devant des inconnus, je n'étais tout simplement pas fait pour la foi.

Il est une blessure qui devrait être soignée par l'Église, c'est celle de ne pas connaître Dieu, ou de ne pas savoir le trouver. Dans les années soixante, quand les Beatles faisaient danser le monde, l'Église s'est demandé comment continuer à annoncer l'Évangile. En 1962, elle a convoqué le concile Vatican II. Des mauvaises langues remarquent que les cardinaux y sont arrivés en bateau, et qu'ils sont repartis en avion : l'institution venait d'entrer dans la modernité. En se rapprochant des mœurs communes, en parlant le langage de son époque, l'Église croyait pouvoir maintenir le lien avec des fidèles déroutés par

les révolutions libérale et sexuelle. Les changements ont notamment concerné l'aspect liturgique : le latin a été abandonné, les ornements ont été simplifiés, le prêtre s'est retourné vers l'assemblée.

Cette course à la modernité est un criant échec, les églises se sont considérablement vidées. Avant Vatican II, un tiers des Français déclarait aller à la messe tous les dimanches. En 2012, ce chiffre était descendu à 6 %.

Sans doute les phénomènes sont-ils liés : l'Église a tenté de se conformer au monde au moment où il devenait plus laid. C'est un motif suffisamment grave de reproche : nous sommes en droit d'attendre qu'elle indique un chemin indépendamment des soubresauts de l'époque, qu'elle demeure. Qu'elle indique un chemin, celui vers Dieu, par exemple. Le latin était ainsi censé marquer une différence entre le langage du quotidien et celui dans lequel on s'adresse au Créateur. L'encens, en s'élevant sous la nef, indiquait un chemin à l'âme. Le prêtre, dos aux fidèles, était tourné vers le ciel. On a chassé le sacré des églises, silencieusement, et on ne l'a remplacé que par du *cool*, du festif – c'est formidable, mais désespérément humain. Je précise, pour ne pas prêter à confusion, que j'ai connu aussi des ultra-traditionalistes pour qui l'encens, les prières débitées en latin à toute vitesse et les heures passées à genoux étaient l'alpha et l'oméga de la foi : je les tiens tout autant pour des fanatiques. Que conclure ? Il faut être dans le monde mais pas du monde, avait dit Jésus à ses disciples. L'Église aurait dû le prendre plus au sérieux.

L'organisation sociale

Michel Houellebecq On peut repérer dans l'histoire de la pensée une étrange famille d'esprits, qui admirent l'Église catholique romaine pour son pouvoir de direction spirituelle des êtres humains, et surtout d'organisation des sociétés humaines, sans pour autant être chrétiens.

Le premier, et le plus remarquable représentant de cette tendance, est certainement Auguste Comte. À son inimitable manière, Comte qualifie la dénomination « protestant » de *caractéristique*. En effet, un

protestant ne sait rien faire d'autre que protester, c'est dans sa nature. Joseph de Maistre, dont Comte se réclame, notait déjà qu'un protestant sera républicain sous la monarchie, anarchiste sous la république. Pour Maistre, il est encore pire d'être protestant que d'être athée. Un athée peut avoir perdu la foi pour des motifs respectables, il est possible de l'y ramener, cela s'est vu ; alors que le protestantisme, écrit-il, « n'est qu'une négation ».

Intellectuellement le plus remarquable dans cette étrange famille des « catholiques non chrétiens », Comte est également le plus sympathique, en raison de sa pittoresque mégalomanie qui le conduit sur la fin à multiplier les appels à tous ceux qu'il juge prêts à rejoindre le positivisme : les conservateurs, les prolétaires, les femmes, le tsar Nicolas I^{er}... Au fond il se serait très bien vu remplacer le pape à Rome, et il aurait repris l'ensemble de l'organisation catholique ; il aurait suffi que les catholiques accomplissent ce geste, à ses yeux tout simple : se convertir à la foi positive.

Se réclamant à son tour de Comte, Charles Maurras accorde une importance trop grande à l'efficacité politique, ce qui finit par le conduire à des compromissions aussi funestes qu'immorales.

L'avatar contemporain le plus intéressant de cette tendance est certainement, en France, Éric Zemmour. Depuis des années il me rappelait quelqu'un, sans que je parvienne à retrouver qui. Et puis, tout récemment, la solution m'est apparue : Zemmour, c'est exactement Naphta dans *La Montagne magique* (3).

Léon Naphta est sans doute le jésuite le plus fascinant de la littérature mondiale. Dans l'interminable controverse entre Ludovico Settembrini et Naphta, Thomas Mann a une position ambiguë, on sent que ce n'est pas simple pour lui. Indiscutablement Naphta a raison contre Settembrini, sur tous les points ; l'intelligence de Naphta surpasse celle de Settembrini, autant que l'intelligence de Zemmour surpasse celle de ses actuels contradicteurs. Mais, de manière également indiscutable, toute la sympathie de Thomas Mann (et de plus en plus nettement, à mesure que le livre avance) se porte vers Settembrini, et ce vieux radoteur d'humaniste italien finit par nous tirer les larmes, ce que serait bien incapable de faire le brillantissime Naphta.

Si nous changeons radicalement d'ambiance, quittant les rivages de l'Europe civilisée des années 1900 pour nous transporter au cœur de l'hystérie russe, nous pouvons verser une autre pièce au dossier: la célèbre scène des *Frères Karamazov* (4), avec le Christ et le Grand Inquisiteur, où Dostoïevski s'en prend violemment à l'Église catholique, en particulier au pape et aux jésuites. Revenant sur terre, le Christ est aussitôt emprisonné par les autorités ecclésiastiques. Le Grand Inquisiteur, venant lui rendre visite dans sa cellule, lui explique que l'Église s'est très bien organisée sans lui, qu'on n'a plus besoin de lui – et que, même, il dérange. Il n'a donc d'autre choix que de le faire exécuter à nouveau.

Cette scène dans laquelle Freud voyait « une des plus hautes performances de la littérature mondiale » plonge le lecteur catholique dans un malaise profond et prolongé. Car que se passerait-il en effet si le Christ revenait et déambulait dans les rues de Rome, prêchant et accomplissant des miracles? Comment le pape actuel réagirait-il?

Geoffroy Lejeune Éric Zemmour est en effet l'un des derniers « catholiques non chrétiens ». À l'époque d'Auguste Comte, et même plus tard, il en existait beaucoup, pour une raison assez simple: le catholicisme était, en Europe en tout cas, dans une situation d'hégémonie culturelle. Dans un continent chrétien, où le catholicisme était souvent religion d'État en même temps que socle culturel commun, il était possible d'influencer l'Église. Dans une époque déchristianisée, dans un continent qui a oublié ses racines, avec des systèmes juridiques visant à effacer les traces de la religion, les « catholiques non chrétiens » se font rares, il n'y a déjà presque plus de catholiques tout court.

De manière générale, regretter le temps des controverses entre grands penseurs au sujet de la foi me paraît anachronique. L'Église elle-même a renoncé, en même temps qu'elle se retirait de la sphère publique, à jouer un rôle et à influencer les esprits. En France, la loi de 1905 a été trop bien appliquée: en séparant les Églises de l'État, le pouvoir politique ne pensait sans doute pas qu'il réussirait, en

moins d'un siècle, à opérer ce gigantesque effacement. L'Église a sa part de responsabilité, même si elle a été âprement combattue, en se soumettant trop facilement. Elle paie aujourd'hui la facture.

Le dialogue interreligieux

Michel Houellebecq La doctrine du libre examen, et l'anarchie spirituelle qui en découle, rend essentiellement vain tout dialogue avec les protestants, faute d'interlocuteur. La situation est d'ailleurs la même dans le cas de l'islam.

Certains problèmes posés par l'absence de hiérarchie spirituelle sont clairement visibles dans le livre de Douglas Kennedy. Dans la petite ville d'Enterprise (Alabama), les baptistes blancs et noirs, fréquentant des églises différentes, ne se côtoient jamais, alors qu'à une cinquantaine de kilomètres, sous l'influence du pasteur local, ils communient dans les mêmes célébrations. Dans un pays où les problèmes raciaux sont aussi graves qu'aux États-Unis, ce n'est pas un petit inconvénient.

(La situation est encore pire dans l'islam, traversé presque dès son origine par une guerre entre deux factions, et où les dérives les plus sanglantes sont possibles – si une sanction analogue à l'excommunication par un évêque pouvait exister dans l'islam, le djihadisme disparaîtrait en quelques semaines.)

Profondément décentralisée, divisée en quinze Églises « autocéphales » (matériellement indépendantes, mais partageant exactement la même foi), l'Église orthodoxe a réussi à éviter en son sein toute grave dissension, tout schisme. Comment y est-elle parvenue ? Il me semble que c'est, simplement, en étant orthodoxe (je serais tenté, à la manière d'Auguste Comte, de qualifier la dénomination « orthodoxe » de *caractéristique*). L'Église orthodoxe s'est contentée, au fil des siècles, de maintenir inchangées la liturgie et la doctrine ; elle a refusé de se mêler des affaires du monde.

Geoffroy Lejeune Je suis frappé par ce désir ardent, chez les catholiques, de se réconcilier avec leurs frères ayant d'autres croyances, j'y vois un réflexe hérité de l'époque où ils dominaient le monde.

Le dialogue interreligieux avait du sens dans une optique de conquête à peine dissimulée; on pouvait appeler cela pudiquement l'évangélisation, et elle a pris parfois des formes un peu hostiles. Dans une période de repli, ce dialogue est un pur délire de catholiques, conçu par des catholiques selon des critères catholiques, sous l'œil dubitatif des autres religions.

C'est une vieille lubie, dont on pourrait dater l'apparition au XII^e siècle, quand le très influent Pierre Abélard écrit son *Dialogue entre un philosophe, un juif et un chrétien* (5). Les fondations du dialogue interreligieux selon les catholiques sont posées: on peut discuter avec tous les monothéismes. Certains finissent même par penser qu'on prie le même Dieu, que seuls les rites et les coutumes varient. À la même époque, les catholiques s'entichent d'Aristote au motif qu'ils ont hérité de sa philosophie des arabo-musulmans et qu'il établit une sorte de synthèse, à l'heure grecque, des trois monothéismes. Les trois religions « abrahamiques » travaillent même de concert à sa traduction; dans les cercles intellectuels, on rêve presque de « réunification ». Sept siècles plus tard, l'Église poursuit cette entreprise, menée systématiquement à son initiative et à son détriment. Paul VI crée le conseil pontifical pour le dialogue interreligieux (avec les non-chrétiens), puis l'œcuménisme devient une cause à défendre. À la messe, au moment de la prière universelle, on a un mot pour les protestants et les orthodoxes, on espère retrouver l'« unité ». Jean-Paul II convie toutes les religions à Assise et leur confère une égale légitimité – plus tard, il demandera pardon au nom de l'Église pour ses fautes contre les autres religions. Ce dialogue finit par ressembler à nos parodies de débats contemporains que Philippe Muray moquait en ces termes: « On débat avant de se demander de quoi: l'important est de se rassembler. » On n'y recherche pas la vérité, mais le consensus.

Discutez avec un musulman, un juif, voire avec un protestant, il vous expliquera toujours pourquoi sa religion détient la vérité, pourquoi Mahomet est le prophète, pourquoi Jésus n'est pas Dieu ou pourquoi Marie n'est pas vierge. Cela se produit comme si les catholiques étaient les seuls à s'excuser de détenir la vérité. Pour un non-croyant, cette attitude n'est pas très rassurante.

L'enfer

Michel Houellebecq On a peut-être accordé trop d'importance à l'enfer. Sans même rouvrir la Bible, je revois l'éblouissante description de la Jérusalem nouvelle qui clôt l'Apocalypse. Rien d'aussi évocateur n'existe concernant les tourments infligés aux damnés ; il est plutôt question d'une « seconde mort », d'un anéantissement pur et simple.

La lecture – passionnante – des travaux de Philippe Ariès nous apprend qu'une mutation s'est produite, en Occident, au début du XII^e siècle. Dans les siècles antérieurs, à l'ère romane, les morts qui appartenaient à l'Église s'endormaient, comme les « sept dormants » d'Éphèse, et reposaient jusqu'au jour du second avènement, où ils se réveillaient dans la Jérusalem céleste. Quant aux méchants et aux païens, ils étaient simplement abandonnés au non-être. De fait, pour en avoir côtoyé quelques-uns, il m'a toujours semblé que les méchants vivaient déjà en enfer, et que certains êtres humains, à les regarder dans les yeux, étaient déjà morts.

« Il n'y avait pas de place, dans cette conception, écrit Ariès, pour une responsabilité individuelle, pour un comptage des bonnes et des mauvaises actions. (6) » L'idée de Jugement dernier, de pèsement des âmes, n'apparaît qu'au début de l'ère gothique.

Geoffroy Lejeune Je crois que bon nombre de catholiques ont vécu durant longtemps avec une certaine idée de l'enfer, qu'on pourrait résumer par la fresque qu'en a faite Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, *Le Jugement dernier*. On y voit les damnés se laisser convoier dans la barque de Charon vers une porte ouverte sur le feu. Les corps s'assombrissent à mesure qu'on s'en approche, les visages se tordent, c'est apocalyptique, c'est l'enfer.

Michel-Ange, qui était tout sauf une grenouille de bénitier, n'a pourtant pas lésiné sur cette description. Il achève la fresque en 1541, dans un siècle et un continent chrétiens, et pousse même la superstition jusqu'à y glisser un autoportrait, lui le pécheur qui espère conjurer le sort.

Cinq siècles plus tard, l'enfer n'existe plus et le monde communie dans l'idée chantée par Michel Polnareff: « on ira tous au paradis ». La peur de l'enfer, pourtant, a longtemps permis de maintenir les croyants dans un état de fébrilité qui les poussait à mener une vie juste sur terre. J'ai naïvement interprété ainsi le pari de Pascal: que Dieu existe ou pas, j'ai tout intérêt à mener une vie de croyant qui me rendra heureux sur terre et m'évitera l'enfer, au cas où... Nous avons inversé ce pari. Si l'enfer n'existe pas, le démon n'existe pas, le mal n'existe pas. L'Église est fautive, car elle a cessé de prêcher ce qu'on appelle « les fins dernières », et participé, au moins par omission, de cette entreprise de dénigrement des anciennes croyances. Où est le vrai? Charles Baudelaire a écrit: « La plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas! » Nous y sommes.

L'art chrétien

Michel Houellebecq Quels sont, exactement, ces siècles de splendeur de l'Église? Chacun, à mon avis, a son époque de prédilection, et il me semble que plus que les témoignages écrits, peu nombreux, c'est l'architecture qui nous permet de nous situer. Dans un cloître roman, je me sens apaisé, relié à la divinité. Les cathédrales gothiques, c'est déjà différent, la beauté y prend un caractère que Kant qualifiera plus tard de sublime (la beauté accompagnée de la sensation d'un danger; on peut citer une tempête en pleine mer, ou un orage en haute montagne). Dans une église baroque, ça ne va plus du tout, je pourrais aussi bien être dans un palais, au théâtre...

En somme, il me semble que l'Église de Rome a commis différentes erreurs, au début du XII^e siècle (se séparer des Églises d'Orient, essayer de concilier la raison et la foi, tenter d'interférer dans les affaires du pouvoir temporel, accorder trop d'importance au Jugement dernier et par conséquent aux questions de morale), et que ces erreurs ont rendu possibles ces catastrophes civilisationnelles que furent la Renaissance gréco-latine et, surtout, le protestantisme

qui, par leur action conjointe, devaient nécessairement aboutir au siècle des Lumières, et partant à l'effondrement de l'ensemble. Le mal vient donc de loin.

Geoffroy Lejeune Si on choisit de se fier à l'architecture, il y a bien un aspect qui peut frapper : au temps des cathédrales, on édifiait de monumentaux lieux de culte et leur construction durait plus qu'une vie d'homme. Les cathédrales de Reims, de Chartres et de Paris ont été construites respectivement en soixante-quinze, cent trente-quatre et cent quatre-vingt-deux ans. Quand on voit la laideur des églises modernes, on comprend surtout que ce qui nous différencie des bâtisseurs de la chrétienté, c'est de « penser fonctionnel » au lieu de dédier la construction à Dieu. C'était mieux avant, quand le surnaturel se voyait partout, jusque dans les flèches des cathédrales, pointées vers le ciel.

Si on élargit ce constat à l'art, c'est encore pire. Des artistes européens, croyants ou pas, ont trouvé dans le sacré une inspiration sans limite pour irriguer de leur génie des siècles de chrétienté. Tout était lié, homogène. Personnage scandaleux, fantasque et bagarreur, le Caravage doit à son talent (et à quelques relations bien placées, c'est vrai aussi) sa réhabilitation par le pape alors qu'il est condamné à mort par contumace et qu'il vit en exil hors de Rome. Quand on entre à Saint-Louis-des-Français, on voit dans ses trois tableaux consacrés à la vie de saint Matthieu les fruits magnifiques de cette connivence entre le clergé et les artistes. Doit-on comparer cette époque à la nôtre en matière d'art sacré ? Franchement, gagnons du temps, évitons ce faux débat.

La science

Michel Houellebecq Les dégâts causés par les affaires Galilée et Darwin auraient pu laisser espérer que l'Église catholique s'était calmée, dans ses rapports avec la science. Ce passage de l'encyclique *Fides et Ratio* (1998) semble hélas prouver que ce n'est pas le cas : « Dans le

cadre de la recherche scientifique, on en est venu à imposer une mentalité positiviste qui s'est non seulement éloignée de toute référence à la vision chrétienne du monde, mais qui a aussi et surtout laissé de côté toute référence à une conception métaphysique et morale. »

Pascal (lui-même scientifique et mathématicien de talent, et qui savait à quoi s'en tenir, concernant la méthode scientifique), écrit dans ses *Pensées*: « Il faut dire en gros “Cela se fait par figure et mouvement”, car cela est vrai. Mais de dire quelle figure et quel mouvement, et composer la machine, cela est ridicule, car cela est inutile et incertain et pénible ».

Ce passage, en effet positiviste « avant la lettre », établit clairement que la science ne conduit nullement au matérialisme, encore moins à l'athéisme (la matière, comme Dieu d'ailleurs, n'étant aux yeux du positiviste que de pures hypothèses métaphysiques, exclues du champ de la science), et par conséquent que la science ne peut en aucun cas constituer un danger pour la foi (ni d'ailleurs une chance); il s'agit de deux domaines entièrement séparés de la vie intellectuelle humaine, et condamnés par nature à le rester.

Geoffroy Lejeune Je crois également que foi et raison sont conciliables, mais on ne peut que constater que, notamment face à la mort, la raison a vaincu la foi. L'esprit scientifique ne pouvant envisager la vie après la mort, cette idée a été bannie, tout simplement. Une statistique illustre le recul de l'influence catholique sur ce point précis: en France, en 1975, un peu plus de deux mille personnes choisissaient l'incinération, tout juste tolérée par l'Église; ils sont aujourd'hui plus de deux cent mille par an, et un Français sur deux dit préférer cette option pour son propre décès.

Le pouvoir politique

Michel Houellebecq Le précepte « rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » était clair; il ne me semble pas que l'Église catholique l'ait appliqué avec suffisamment de rigueur.

Absolument dénué de base théologique, le schisme anglican n'a pour origine que le refus du pape Clément VII d'annuler le mariage d'Henri VIII. Affaibli par cette lutte, le clergé anglican s'est montré incapable d'enrayer le développement du puritanisme. Sans l'obstination de Clément VII, les États-Unis seraient peut-être aujourd'hui un pays catholique ; c'est malin.

D'autres interventions du même ordre n'ont pas eu de conséquences plus heureuses. Les mariages royaux constituaient un cas particulier, où les considérations géopolitiques avaient nécessairement leur place – et cela, n'importe quel homme d'Église d'intelligence moyenne aurait dû être en mesure de le comprendre.

Si les mariages royaux ne sont plus aujourd'hui qu'une cérémonie folklorique, l'Église catholique n'a nullement renoncé à se mêler du gouvernement des États (à intervenir, par exemple, dans leur politique migratoire), et cela finit, il faut bien le dire, par agacer tout le monde.

Geoffroy Lejeune Avec son « rendez à César », Jésus invente la laïcité ; le problème, c'est que les catholiques l'ont appliqué avec un peu trop de zèle. En France, le drame se noue en 1905, avec la loi de séparation des Églises et de l'État, qui est imaginée pour achever son influence autant que pour la chasser des esprits. Le grand principe de cette laïcité à la française est au fond compatible avec celui édicté par Jésus : il y a la foi intérieure, et la liberté est préservée de ce point de vue, et il y a l'espace public, où le religieux ne peut exercer une influence. Selon cette séparation, l'État est laïc, certes, mais à aucun moment il n'est précisé que la société doit être athée. J'aime beaucoup l'idée de « foi du charbonnier » parfois décrite par Balzac comme le fait « d'aimer la sainte Vierge comme on aime sa femme » : une piété filiale, un attachement dénué de réflexion théologique ou philosophique, une fidélité à une histoire et à des racines davantage qu'une révélation mystique. Je me situe parfaitement dans cette catégorie-là ; cette foi simple constitua le ciment d'une civilisation.

Après 1905, et durant son vaste mouvement de retrait, l'Église a confondu « disparaître de la sphère publique » et « disparaître tout court ». Elle s'est effacée du monde. Autrefois, elle gouvernait

les âmes ; aujourd'hui, son influence politique est nulle, et son rôle dans la société réduit à presque rien : on peut vivre en France sans voir un prêtre durant toute sa vie. Ils n'ont pas disparu, simplement on les voyait auparavant parce qu'ils portaient une soutane et organisaient des processions lors des grandes fêtes religieuses, aujourd'hui, ils s'habillent en civil et se cachent comme au temps des catacombes.

La sexualité

Michel Houellebecq L'intérêt porté par l'Église catholique à la sexualité de ses fidèles me paraît nettement exagéré. Cela ne remonte pas aux origines du christianisme, saint Paul est comme d'habitude irréprochable (« mieux vaut se marier que de brûler »), et parfois sublime (« ils ne feront qu'une seule chair »). Les choses se gâtent nettement avec saint Augustin, mais cela reste sans conséquence durant pas mal de siècles. Les choses ne dégénèrent vraiment qu'à l'ère moderne, sans doute là aussi par contamination du protestantisme, et du puritanisme qui en découle. Nous en sommes encore là, et j'avoue une vraie gêne lorsque j'entends différents prélats s'insurger contre l'usage du préservatif, sida ou pas ; au nom du Ciel, qu'est-ce que ça peut bien leur foutre ?

J'ai eu depuis longtemps l'impression que l'Église orthodoxe se montrait, sur ce point, plus sage, et savait maintenir cette attitude de tolérance qui a été celle de l'Église catholique durant de nombreux siècles. Mais il s'agissait d'une impression diffuse, que j'ai peiné à justifier par un texte (justement parce que les orthodoxes répugnent à s'exprimer sur cette question, à leurs yeux secondaire), jusqu'à ce je tombe, dans un article d'Olivier Clément (décidément, il faut toujours revenir aux bons auteurs), sur cette citation, à mes yeux lumineuse, d'Athénagoras I^{er}, patriarche de Constantinople de 145 à 188 : « Si un homme et une femme s'aiment vraiment, je n'ai pas à entrer dans leur chambre, tout ce qu'ils font est saint. »

Geoffroy Lejeune L'Église catholique est à mon sens dans son rôle quand elle indique un chemin, spirituel mais aussi moral, et l'unité qu'elle prêche entre le corps, l'esprit et l'âme rend normal le fait qu'elle s'investisse dans le domaine de la sexualité. Je préfère à cet égard qu'elle en parle, voire qu'elle en parle trop, et que les papes (comme Paul VI avec l'encyclique *Humanae vitae* ou Jean-Paul II avec sa *Théologie du corps*) s'expriment à ce sujet, plutôt que, comme dans l'islam, on entretienne un rapport hypocrite et confus avec le sujet.

L'Église catholique peut-elle retrouver son ancienne splendeur ?

Michel Houellebecq Reprenant de manière partisane la dénomination orthodoxe, je serais tenté de qualifier l'Église catholique de « schisme de Rome ». C'est Rome qui s'est détachée, qui s'est enflée d'orgueil, qui a réclamé la prééminence mondiale – et qui l'a obtenue. Suivant de près le mouvement de colonisation occidentale (que par ailleurs je condamne entièrement, mais c'est une autre question), elle a conquis de vastes diocèses. Puis elle s'est laissée contaminer par le protestantisme, et s'est engagée dans un long processus de suicide.

L'Église catholique peut-elle retrouver son ancienne splendeur ? Oui, peut-être, je ne sais pas.

Il serait bien qu'elle s'éloigne définitivement du protestantisme, et qu'elle se rapproche de l'orthodoxie. S'y intégrer complètement serait la meilleure solution, mais ne sera pas facile. La question du *Filioque* peut être aisément résolue par les théologiens compétents. Le problème de l'installation des barons francs au Proche-Orient ne se pose plus, même Donald Trump a laissé tomber. Mais, pour l'évêque de Rome, renoncer à son ambition universelle, n'avoir qu'une prééminence honorifique sur les patriarches de Constantinople ou d'Antioche, sera peut-être difficile à avaler.

Au minimum, il faudrait que l'Église catholique, imitant la modestie orthodoxe, limite ses interventions dans les domaines qui ne sont

pas directement de son ressort (la recherche scientifique, le gouvernement des États, l'amour humain).

Qu'elle renonce à cette manie d'organiser des conciles, qui sont surtout l'occasion de déclencher des schismes.

Qu'elle renonce également aux encycliques, et mette un frein à son inventivité doctrinale (l'Immaculée Conception, et surtout l'infailibilité pontificale heurtent trop directement la raison ; la raison est un gros animal paisible, qui s'endort sans difficulté à l'heure du culte ; mais il faut éviter, à son égard, les provocations inutiles).

Elle peut s'inspirer du pentecôtisme, de la même manière que la *pop music* s'est inspirée du *gospel* et du *blues* ; d'autre part il ne faut pas oublier une dose nécessaire de folie ; en version russe, c'est Dostoïevski (« S'il faut choisir entre le Christ et la vérité, je choisis le Christ »), en version française, nous avons Blaise Pascal.

Tout se résume au fond à ce que l'Église catholique a, au cours de son histoire, accordé beaucoup trop d'importance à la raison. Et cela s'est aggravé au long des siècles, sans doute – peut-être que j'insiste trop mais enfin je ne crois pas – sous l'influence du protestantisme. L'homme est un être de raison – si on veut, cela arrive, de temps en temps. Mais il est avant tout un être de chair, et d'émotion, il serait bien de ne pas l'oublier.

Geoffroy Lejeune L'Église catholique peut-elle retrouver son ancienne splendeur ? Oui, sans doute, mais la route est longue.

Pour sauver ce qui peut l'être, il faudrait peut-être rompre avec le relativisme en vogue depuis les années soixante. Peut-être l'Église retrouverait-elle un peu de sa splendeur si elle cessait de vouloir être *cool*, et qu'elle enseignait à nouveau la crainte de Dieu, sans laquelle il n'y a pas d'amour ; c'est exactement comme pour l'éducation des enfants, on a laissé se saper l'autorité parentale, avec les mêmes conséquences.

L'Église devrait peut-être modérer sa fascination pour les autres religions. Au sujet du protestantisme, comment tolérer des chevaux de Troie tels le secrétaire général de la conférence des évêques d'Italie, M^{gr} Nunzio Galantino, qui a dit il y a peu de temps que « la Réforme

lancée par Martin Luther il y a cinq cents ans a été un événement du Saint-Esprit »? Je précise qu'il est proche du pape et appelle à une nouvelle Réforme. Le pape François lui-même multiplie les signes à l'égard des musulmans, comme en témoigne son récent voyage aux Émirats arabes unis, et avait pris soin de se définir comme simple « évêque de Rome » le jour de son élection, un gage de bonne foi donné cette fois aux orthodoxes.

Peut-être l'Église retrouverait-elle un peu de crédibilité si elle cessait de se concevoir comme une ONG vaguement caritative mais qui n'assume pas la source de sa générosité, le Christ. En politique, elle gagnerait peut-être à cesser de jeter le discrédit moral sur certains gouvernements (les critiques du pape sur la gestion des migrants par le ministre de l'Intérieur italien Matteo Salvini sont un bon exemple).

De manière générale, depuis qu'elle est devenue minoritaire, l'Église en Europe s'est recroquevillée sur des noyaux durs, sociologiquement très homogènes, elle s'est presque constituée en classe sociale, et s'est coupée de la majorité des âmes.

Son embourgeoisement est peut-être, finalement, le plus grand fléau qui frappe l'Église en ce début de XXI^e siècle.

La restauration du catholicisme dans sa splendeur peut-elle réparer notre civilisation endommagée ?

Michel Houellebecq et Geoffroy Lejeune Nous sommes d'accord, c'est beaucoup plus simple, évident presque : la réponse est oui.

1. Emmanuel Carrère, *Le Royaume*, POL, 2014.

2. Douglas Kennedy, *In God's Country: Travels in the Bible Belt, USA*, Unwin Hyman, 1989 ; *Au pays de Dieu*, traduit par Bernard Cohen, Belfond, 2004.

3. Thomas Mann, *La Montagne magique* (1924), traduit par Claire de Oliveira, Fayard, 2016.

4. Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, 1880.

5. Pierre Abélard, *Conférences : dialogue d'un philosophe avec un juif et un chrétien ; Connais-toi toi-même ; Éthique*, Cerf, 1993.

6. Philippe Ariès, *Essai sur l'histoire de la mort en Occident. Du Moyen Âge à nos jours*, Seuil, coll. « Points histoire », 2014.

La version intégrale en langue anglaise de cet entretien a paru originellement sous le titre « Restauration » dans la revue américaine *First Things* en mai 2019.